

DAVALÈRI A MOLOMPISA OU SOI DAVALAT A MOLOMPISA :
UNE SUITE FICTIVE DU *LIBRE DELS GRANDS JORNS* PAR
JEAN BOUDOU

Jean-Pierre CHAMBON
Clermont-Ferrand

Dans une lettre à son maître Henri Mouly datée de Saint-Laurent-d'Olt, le 1^{er} août 1962, Jean Boudou fait le point sur son activité littéraire du moment :

Òu ! l'òme,

Coma promés, veni d'acabar los *Contes del Drac*. Quina susada ! E los vos mandí sul pic. I auriá de causas de tornar veire dins la traduccion en francés. Mas per ara vos mandí aquí tot. Aital poirai passar a quicòm mai.

Se cresètz pas la publicacion possibla encara, veirai benlèu ieu un biais autre per publicar.

[...]

Pels *Contes de Viaur* veirem un autre còp. Voldriái veire d'escriure quicòm mai. Benlèu "Davalèri a Molompisa" o "Soi davalat a Molompisa".

Lo libre dels Grands Jorns se languís en aval. (Bodon 1986: 181-182.)

1. SITUATION DE LA LETTRE

On voit qu'après avoir achevé, avant le 15 juin 1962, la rédaction du *libre dels Grands Jorns*,¹ Boudou s'est attelé à la mise au point des *Contes del Drac* et de leur traduction en français, comme il s'y était engagé auprès de Mouly ;² il vient de terminer ce gros travail.

1. Voir la lettre du 15 juin 1962 à Robert Lafont (Pedussaud 2014: 87). La rédaction était déjà bien avancée le 2 novembre 1961 (Bodon 1986: 171-172).

2. Mouly, qui joue le rôle d'agent littéraire de Boudou, avait une piste pour faire publier le volume, mais en définitive les *Contes del Drac* ne seront imprimés qu'en 1975, peu après la mort de l'auteur. Sur la genèse et le destin éditorial du volume, voir Roques Ferraris (2020: 48, 49, 53-54, 65, 66-67, 68-69, 82-83).

Il est par ailleurs sans nouvelles des *Grands Jours* dont il a adressé le manuscrit autographe au jury du prix des lettres occitanes, *en aval* (“au sud”).³ Quant à la révision dont les *Contes de Viaur* devaient faire l’objet au même titre que les *Contes del Drac*,⁴ il remet cette tâche à plus tard (« Pels *Contes de Viaur* veirem un autre còp »).⁵ Boudou cherche ainsi à contenir et même à éluder l’amicale pression éditoriale de Mouly. Après avoir indiqué au début qu’il entend passer à autre chose que la reprise de contes déjà écrits (« Aital poirai passar a quicòm mai »), il insiste et précise : « Voldriái veire d’escriure quicòm mai ». Afin de rendre son projet plus crédible et d’obtenir plus facilement l’assentiment de Mouly, il dévoile même, non sans circonspection, le titre du nouveau livre qu’il dit envisager d’écrire : « Benlèu “Davalèri a Molompisa” o “Soi davalat a Molompisa” ».

Ni ce titre étrangement hésitant ni le surgissement d’un nom de lieu dont le référent est entièrement opaque pour la très grande majorité des lecteurs (une aspérité manifeste du texte) n’ont alerté les annotateurs des lettres à Mouly (Bodon 1986: 182), qui sont restés silencieux sur ces points.⁶

2. UN *INCIPIT* PEU PROMETTEUR POUR UNE ŒUVRE MORT-NÉE

Le titre, sous ses deux variantes, est une référence intentionnelle et patente au *libre dels Grands Jorns*, dont la première phrase est, on s’en souvient : « Perqué davalèri a Clarfont ? ». ⁷ Par cette allusion intertextuelle, *Davalèri a Molompisa* et *Soi davalat a Molompisa* apparaissent comme deux options de titre-*incipit* exprimant, non sans drôlerie, l’intention de doter les *Grands Jours* d’une suite.⁸ L’indécision dans laquelle l’auteur se trouve, au seuil de l’écriture, renforce l’impression produite par l’adverbe modalisateur *benlèu*, lequel place d’entrée l’énoncé dans la sphère de l’incertitude ; elle jette le doute sur la fermeté et même sur la réalité du projet que Boudou prétend nourrir.

Le caractère humoristique du propos est suggéré par l’emploi inopiné du toponyme *Molompisa* (en français *Molompize*). Celui-ci désigne en effet un village obscur de Haute Auvergne (canton de Massiac, arrondissement de Saint-Flour, Cantal) où rien ne vous

3. Lettre du 15 juin 1962 à Lafont (Pedussaud 2014: 87) ; voir aussi la lettre du 9 juillet 1962 à Mouly (Bodon 1986: 176). Le prix sera attribué en 1962 à Yves Roquette pour *Paciència* (Roqueta 2009: 15).

4. Lettre du 4 avril 1961 à Mouly : « *Contes del Drac* e *Contes de Viaur* son de tornar veire » (Bodon 1986: 170).

5. Voir Roques Ferraris 2020: 66-67. Le 17 janvier 1963, Boudou signifiera à Mouly, qui avait annoncé l’ouvrage dans l’*Armanac rouergat*, que ces contes « son pas prèstes » (Bodon 1986: 188). Le volume ne sera imprimé qu’en 1989, plusieurs années après la mort de Boudou. Sur la genèse et le destin éditorial des *Contes de Viaur*, voir Roques Ferraris (2020: 48-50, 65, 67, 69-70, 83-92, 136).

6. Roques Ferraris (2020: 66-67) ne cite ni ne commente le passage qui nous intéresse.

7. Bodon 1963: [I], 42.

8. Boudou annonçait déjà les *Grands Jours* comme « un libre que d’un biais serà la seguida de *La Santa Estela* » (lettre du 2 novembre 1962 à Mouly ; Bodon 1986: 171).

appelle et rien ne vous retient. Dotée d'une gare, cette localité se trouvait, tout comme Clermont-Ferrand, sur la ligne de chemin de fer Béziers-Paris : celle-là même qu'emprunte le protagoniste/narrateur des *Grands Jours* au début du récit⁹ (la ligne était familière à Boudou, qui la fréquentait depuis 1956 afin de se rendre chaque année à Paris).¹⁰

Alors que dans les *Grands Jours* le héros, au lieu de continuer jusqu'à la capitale française, descend du Béziers-Paris à Clermont sur une impulsion dont il ignore la raison, le même personnage, dans la suite que Boudou fait mine d'envisager, descendra à Molompize en sachant pourquoi. C'est du moins ce que laisse entendre le passage de la phrase interrogative du *libre dels Grands Jorns* aux deux variantes assertives du titre projeté (preuve que l'auteur et son personnage ont pris de l'assurance et du métier !).¹¹

Davalèri a Molompisa / Soi davalat a Molompisa s'annonçant indéniablement comme la suite des *Grands jours*, ce n'est pas dans un univers fictionnel nouveau que l'escale cantalienne du héros doit être située, mais dans la stricte continuité diégétique de ce qui est appelé à devenir le premier volume d'un diptyque. Or, à la fin des *Grands Jours*, « le personnage condamné ne meurt pas ». ¹² Ayant été sauvé grâce à l'intervention miraculeuse de Notre-Dame du Port, il ne lui reste qu'à rentrer chez lui pour écrire son livre. Ce sera donc sur le trajet de retour¹³ que le second volume saisira le même héros, peu pressé de retrouver sa femme et ses enfants *al [s]eu ostal*, ne serait-ce que parce que l'y attendent des conditions de travail difficiles pour l'écrivain qu'il est.¹⁴ À Molompize, au vert et au calme, le protagoniste/narrateur aura, au contraire, le loisir de rédiger les *Grands Jours*. Selon une dialectique cocasse bien boudounienne, le premier volume prendra ainsi la suite du second, en un mouvement circulaire redoublant celui qui est déjà l'un des ressorts du *libre dels Grands Jorns* (Chambon 2018: 186-188).

9. Départ de Béziers à 16 heures 25, arrivée à Clermont-Ferrand à 23 heures 41 (« E seriá lèu mièja nuèch », lit-on au début des *Grand Jours* ; Bodon 1963: [I], 42), arrivée à Paris-Austerlitz à 6 heures 25 (*Indicateur Chaix* 1956, horaires d'été).

10. Lettre autobiographique inédite du 8 octobre 1971 à Yves Rouquette (Béziers, CIRDOC, Ms. 373) : « Primier viatge a Paris de ma vida en 1956 al concors agricol. Viatge renovelat cada an fins a 1968 ». Lettre du 18 mai 1958 à Mouly : « Aici [*Boudou réside à Saint-Laurent-d'Olt (Aveyron)*] sèm servits coma cal : avèm un tren de Paris res que per nosautres que se ditz lo Besièrs-Paris per Severac e Neussargas » (Bodon 1986: 157). Lettre du 28 janvier 1964 à Mouly : « Es pus practic per ieu d'anar a Paris [*depuis Saint-Laurent-d'Olt*] qu'a Rodés. Subretot que pagui pas lo tren » (Bodon 1986: 202).

11. Une suite étoufferait opportunément les *Grands jours*, récit qui, bien qu'étiqueté comme « roman » (non par Boudou, mais par son premier éditeur, Yves Rouquette), ne compte que 64 pages. Le 15 juin 1962, Boudou signale à Robert Lafont que son livre n'a pas les 200 pages exigées, croit-il se souvenir, pour concourir au prix des lettres occitanes (Pedussaud 2014: 87).

12. Ginestet (1997: 151-152) ; voir aussi Chambon (2018: 183-188). L'idée caressée par Boudou d'une suite des *Grand Jours* mise au compte du même « je » confirme évidemment cette interprétation. Elle fournit une clé de lecture du *Libre*, écrit rétrospectivement par un héros/narrateur écrivain qui a survécu à la mort annoncée.

13. Il était effectivement possible, entre le 3 et le 29 juin, après avoir embarqué à Clermont à 3 heures 47 (départ de Paris-Austerlitz à 20 heures 55), de descendre à Molompize à 5 heures 36 (*Indicateur Chaix* 1956, horaires d'été).

14. « Al meu ostal tèner de pan, de pan de blat, non pas de mots. Cal far l'amor per far d'enfants. E los enfants ploran la nuèch. Grisa la nuèch e gris lo jorn. Mas ieu sabiái un autre mond... » (Bodon 1963: [I], 50).

Enfin, en mettant en balance passé simple et passé composé, le double titre ne fait qu'ajouter au comique du projet. Le livre se résume à un problème de grammaire, ou plutôt à une question pour grammairiens.¹⁵ L'impossibilité où il se trouve de choisir entre les deux variantes qui se proposent dès le début, laisse entendre que l'auteur n'ira pas plus loin dans la rédaction (ce qui fut effectivement le cas !).

Chef-d'œuvre dérisoire de la forme narrative brève et de l'inachèvement, *Davalèri a Molompisa / Soi davalat a Molompisa* pourra rejoindre le cimetière des œuvres abandonnées ou non publiées.¹⁶

3. SITUATION DE L'ÉCRITURE

Bien qu'il ait recours au sous-entendu intertextuel et au voile de la fantaisie drolatique et de l'ironie, Boudou n'en affronte pas moins, dans la brève phrase averbale qui nous intéresse, certains problèmes qui se posaient réellement à son écriture.

Le dilemme non résolu entre les temps de la narration montre un écrivain en état de paralysie,¹⁷ et témoigne de la difficulté (passagère) qu'il éprouve à « escriure quicòm mai ». D'autre part, en mettant plaisamment en scène le retour du héros de la ville à la terre — mais non pas au Rouergue natal ni à l'*ostal* (la source mythique des *Contes* boudouniens) —, la suite fictive de Boudou donne à entendre une régression dans son inspiration, et consigne à mots couverts l'échec du *libre dels Grands Jorns* en tant que tentative de roman urbain.¹⁸ Comment écrire encore, du reste, après un livre qui se donne

15. Jean Thomas nous rappelle que Boudou se plaît à jouer sur la même hésitation au début de sa lettre autobiographique inédite adressée en 1971 à Yves Rouquette : « Nasquèri (o soi nascut) lo 11 de decembre de 1920 a Crespin de Roergue que cal pas confondre amb Crespin de Molarés qu'es en Albigés ».

16. *Quand eri « Jovent », L'Evangèli de Bortomiu, La Croz de Tolosa, etc.*

17. Dans un milieu littéraire et culturel où dominaient professeurs et grammairiens, le plus grand écrivain occitan de son temps se soumettait docilement à la fêrule normative et puriste (c'était, il est vrai, une condition pour être publié autrement qu'à compte d'auteur). Les corrections apportées à ses œuvres ne touchèrent pas seulement l'orthographe, mais aussi la langue (morphologie, syntaxe, lexic) ; voir Chambon (2012) et Roques Ferraris (2020: 82-92). Dans la mesure où Boudou a parfois laissé percer une certaine inquiétude, en 1955 par exemple, auprès de son réviseur et correcteur Robert Lafont (« Es que lo vocabulari sera tot a cambiar ? » ; Pedussaud 2014: 73), on peut se demander si le dédoublement du titre ne recèle pas aussi une discrète protestation contre l'effet inhibant de l'emprise normative.

18. Le 12 février 1974, Boudou écrivait à Dominique Decomps : « calia escriure de libres non païsans, modernes, que parlan de causas de uei. / A qui donc "lo Libre dels grands jorns". / Non pas la boria, los cants de la meninas, mas Clarmon, una capitala d'Occitania ». Il ajoutait un peu plus loin, à propos du livre qui suivra les *Grands jours* (en 1966) : « "Lo libre de Catoia" era un retorn a las sorgas se l'òm pòt dire, ma vida d'un cop èra ». Nous remercions Mme Dominique Decomps d'avoir mis à notre disposition la copie qu'elle a faite des lettres que Boudou lui avait adressées alors qu'elle préparait un mémoire de maîtrise sur son œuvre.

pour le dernier en langue d'oc et pour l'achèvement de la littérature occitane ?¹⁹ Le livre à venir sera donc ironiquement consacré à l'écriture d'un livre déjà écrit : en d'autres termes, la suite de l'œuvre ne saurait être que répétition, très légèrement modulée. Il y a peut être là une manière de dire que l'essentiel des *Grands Jours* est moins la trame du récit que le livre en lui-même et l'aventure de son écriture,²⁰ aventure qu'une continuation aurait permis de suivre jusqu'au bout. D'autre part, la mise en boucle des *Grands Jours* et de sa suite fictive confirme l'intérêt que Boudou portait aux textes comme machineries, tout en fournissant l'image d'un auteur qui tourne en rond. À cet égard, Boudou donne l'impression de reprendre à son compte pour l'appliquer au pied de la lettre à son propre travail la formule attribuée à Proust : « on écrit toujours le même livre ». À travers l'autoparodie, il tourne en dérision son incapacité à parler d'autre chose que de lui-même dans une continuelle réécriture de la même matière autobiographique (Roques Ferraris 2020). Enfin, en allant jusqu'à imaginer un roman potentiel qui ne serait qu'autocitation généralisée, il se plaît à envisager un cas limite qui démontrerait littéralement, c'est-à-dire par l'absurde, la thèse selon laquelle « écrire, car c'est toujours récrire, ne diffère pas de citer ».²¹

Bref, il ne nous semble pas exagéré de penser que certains éléments de la conception que Boudou se faisait de son œuvre et de la littérature viennent s'inscrire dans l'espace allusif qu'il se montre habile à créer.

4. BILAN

Au total, le prétexte imaginé par Boudou afin de se soustraire aux incitations de Mouly, qui l'auraient conduit à s'enfermer dans le statut de conteur populaire rouergat,²² consiste dans le projet d'une suite bouffonne, villageoise et auvergnate, des *Grands Jours*. Boudou, chez qui l'inclination à la plaisanterie pince-sans-rire était une constante,²³ trouve là une occasion de mystifier sans méchanceté son correspondant. Néanmoins, l'allusion déclenchante à l'*incipit* des *Grands Jours* ne pouvait pas être perçue sur le moment par Mouly (qui n'avait pas eu connaissance du manuscrit),²⁴ et la mention surprenante de *Molompisa* n'était sans doute pas suffisante pour lui mettre la puce à l'oreille. L'impact à escompter sur le destinataire était donc incertain. Aussi le canular épistolaire monté par Boudou doit-il plutôt être interprété comme un trait d'ironie que l'auteur retourne amèrement sur lui-même. En 1962, après avoir écrit les *Grands*

19. « Mas lo libre qu'escriurai serà lo darrièr » (Bodon 1963: [I], 64). Voir Chambon (2009a: 42-44).

20. Cf. Chambon (2009b: 224).

21. Compagnon (1979: 34).

22. Voir Roques Ferraris (2020: 93-155).

23. « Jamai sabiàtz pas al just se se trufava o se parlava a de bon » (Lagarde 1987: 236).

24. Mouly ne savait des *Grands jours* que ce que Boudou lui en avait appris dans sa lettre du 2 novembre 1961 : « se passa tot a Clarmont d'Auvèrnhà » (Bodon 1986: 171).

jours, l'écrivain pouvait craindre la panne d'inspiration et la redite. Ce sont de telles craintes que son bref roman potentiel exprime et veut exorciser par l'autodérision. Tout porte à croire cependant que la dévalorisation que comporte l'esquisse d'une suite parodique comique rejaillit, dans l'esprit de l'épistolier, sur le texte parodié lui-même, ce chef-d'œuvre qui ne pouvait en être un.²⁵

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BODON, Joan (1963): *Lo Libre dels Grands Jorns. Roman de Joan Bodon, Oc*, [I], 227-228, p. 42-72; [II], 229-230, p. 30-62.
- BODON, Joan (1986): *Letras de Joan Bodon a Enric Mouly*. Naucelle : Societat dels Amics de Joan Bodon.
- CHAMBON, Jean-Pierre (2009a): «Pour le commentaire d'un chapitre du *libre dels Grands jorns* de Jean Boudou: "Lo curat" (II, 2). Autour de Saint-Pierre des Minimes et de Pascal», *Lengas*, 66, p. 31-55.
- CHAMBON, Jean-Pierre (2009b): «Lieux communs, intertexte et "aventure d'une écriture". Notes pour l'exégèse d'un chapitre du *libre dels Grands jorns* de Jean Boudou: "La font de pèira" (I, 10)», *Revue des langues romanes*, 113, p. 215-232.
- CHAMBON, Jean-Pierre (2012): «Problèmes philologiques d'une œuvre occitane du ^{xx}e siècle: le traitement éditorial *post mortem auctoris* des textes de Jean Boudou», *Estudis Romànics*, 34, p. 231-257.
- CHAMBON, Jean-Pierre (2018): «Pour le commentaire du *libre dels Grands jorns* de Jean Boudou: quatre notes», *Revue des langues romanes*, 122, p. 169-192 [voir aussi «Note de la rédaction. *Errata relatifs au numéro de la RLR 2018-1*», *Revue des langues romanes*, 122 (2018), p. 469].
- COMPAGNON, Antoine (1979): *La seconde main ou le travail de l'écrivain*. Paris : Éditions du Seuil.
- GINESTET, Joëlle (1997): *Jean Boudou. La force d'aimer*. Vienne / Montpellier / Naucelle : Verlag Edition Praesens / Section française de l'Association internationale d'études occitanes / Société des amis de Jean Boudou.
- INDICATEUR CHAIX (1956): *Indicateur Chaix. Indicateur officiel de la Société Nationale des Chemins de Fer Français. Service d'été applicable du 3 juin 1956 au 29 septembre 1956 inclus*. Paris : Librairie Chaix [consulté sur le site des archives de la SNCF <<http://openarchives.sncf.com/archive/291106>>].
- LAGARDE, Andrieu (1987): «La Domaisèla de Lion», in: Christian Anatole (éd.) : *Jean Boudou (1920-1975). Actes du Colloque de Naucelle (27, 28 et 29 septembre 1985)*. Béziers : Centre international de documentation occitane, p. 233-246.

25. « Una literatura s'acaba pas per un cap d'òbra ça que la... » (Bodon 1963: [I], 64).

- PEDUSSAUD, Miquèl (2014): *Edicion critica de la correspondència de Joan Bodon a Robèrt Lafont (1951-1974)*, mémoire de master II, Université Paul-Valéry – Montpellier III (<<https://occitanica.eu>>).
- ROQUES FERRARIS, Dominique (2020): *Joan Bodon. Contes populaires et autofictions*. Paris : Classiques Garnier.
- ROQUETA, Ives (2009): «Robèrt Lafont, l'occitan, *Oc e ieu*», *Oc*, 372-373, p. 10-21.